U d'/ of Ottawa
39003001374296

BIBLIOTECA

1ère éd. avec le
nom de l'auteur et, on

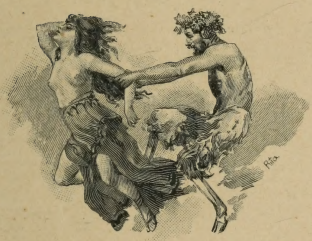
PIERRE LOUŸS

Scènes de Courtisanes

DE LUCIEN

TRADUCTION LITTÉRALE

Illustrations de Jan Helt



PARIS
LIBRAIRIE L. BOREL
21, Quai Malaquais, 21

1902

BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX
BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX
BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
20 exemplaires sur papier de *Chine* et 30 exemplaires sur papier du *Japon*.
Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'Éditeur.

PA
4232
.F83
1902

Scènes de Courtisanes

Préface

Préface

La jeunesse de Lucien s'est passée à modeler ces fragiles statuettes de terre cuite que nous ont conservées les tombes de la Grèce, et qui, destinées en naissant à orner la chambre des femmes, ont charmé des yeux disparus avant de faire notre joie. On connaît ces petites figurines. Elles ont eu la fortune de plaire à ceux-là même qui n'entendront jamais rien ni à l'antiquité ni à la statuaire. Il ne faut pas leur en vouloir. Le public arrive à aimer

quelquefois même les jolies choses, et il serait impuissant à les déconsidérer, s'il ne les faisait imiter aussitôt par ses artistes de prédilection qui les rendent brusquement insupportables.

Donc Lucien tout enfant maniait la cire molle avec son petit pouce et un ébauchoir d'os. Il façonna des bœufs, des chevaux, puis des femmes. Un jour, on le mit en apprentissage chez un de ses oncles qui, lui, était sculpteur de marbre; mais le marbre n'était pas matière dont Lucien pût faire usage. Au premier bloc qu'on lui confia, il donna maladroitement un coup de ciseau qui brisa tout. Averti par cette expérience et par un cruel nerf de bœuf qui le fouetta où vous savez, le pauvre petit renonça pour toujours à figurer dans le Paros la forme des dieux olympiens. De là vient sans doute qu'il s'est tant moqué d'eux plus tard.

Il se remit à modeler des jeunes filles d'argile, avec la terre rouge de Syrie où était tombé le sang d'Adonis. Car Lucien naquit en Syrie, comme Méléagre, comme Philodème, comme tant d'autres à qui une lignée asiatique, avouée ou clandestine, a transmis le don de la grâce avec l'instinct si particulier qui fait pressentir

en toutes choses une volupté latente et promise.

On peut reconstituer sans invraisemblance la série de ses figurines. Les modeleurs du second siècle éditaient des sujets variés, mais de nombre pourtant restreint. Lucien dut mettre tout son zèle à faire vivre un corps féminin sous les plis serrés de l'himation; il dessina le nasal d'un casque ou la palme d'un éventail; il assit sur le banc sculpté un torse de femme en rêverie et pressa de chaque côté les petits bâtons d'argile grise, qui, palpés avec prudence, s'effilent en forme de bras nus. La petite fille qui joue aux osselets, un genou et une main sur la terre; la vieille nourrice voûtée qui amuse un enfant; la courtisane qui attend, debout, un doigt dans les lèvres; la veuve qui porte une urne; l'esclave qui porte un ballot; les deux amies qui s'étreignent; le philosophe en lecture ou la fileuse au travail sortirent de ses doigts exercés. Il vendit aussi les divinités porte-bonheur que les Syriens plaçaient dans leurs maisons et qui leur assuraient la fécondité de la terre : c'était la persique Anaïtis, hideuse et obèse, à la coiffure élargie; c'était la svelte Fortune qui relève sa

tunique jusqu'à son nombril, à la fois pour mieux courir et pour se donner plus vite.

Peut-être même grava-t-il en creux, dans la pierre tendre, les moules de ces lampes roses qui illustraient avec simplicité « les jeux que la lampe voit seule », et venaient à propos éclairer l'imagination des amants.

De tels petits sujets étaient traditionnels. Le monde devenait vieux. On avait trouvé depuis bien des siècles déjà tout ce que l'art peut obtenir de l'idée ou de la matière, et les artistes se résignaient à ne plus traiter que des motifs où l'invention avait moins de part que la personnalité. Lucien regarda beaucoup la terre et les vivants; pour le reste, il utilisa l'effort de ses prédécesseurs, et ce fut ainsi qu'il apprit à écrire.

*
* *

Il écrivit beaucoup. Sans le savoir, il fondait pour l'éternité, car son œuvre est un des très rares qui soient parvenus jusqu'à nous sans trop de lacunes. Tandis que nous n'avons d'Eschyle que sept tragédies sur soixante-dix,

nous pouvons lire et apprécier quatre-vingt-deux opuscules attribués au seul Lucien. C'est une richesse.

Les moines chrétiens qui copiaient et conservaient dans les couvents une si faible part de la littérature grecque, ont préservé Lucien de l'oubli. Grâces leur en seraient rendues s'ils avaient agi en lettrés. Mais ils montraient d'autres soucis. Ils répandaient ces livres avec zèle, non pour leur charme ou leur esprit, mais pour leur impiété à l'égard des Immortels. De même qu'entre tous les comiques grecs, les moines aimaient Aristophane pour la familiarité parfois grossière avec laquelle il traitait les dieux, de même ils lisaient Lucien qui tournait Dzeus en ridicule. Avant de fonder une religion nouvelle, il fallait détruire les temples rivaux et souffler la flamme sur Antioche. Clément d'Alexandrie, Lactance, Arnobe brandissaient le Deutéronome sur la triste Pasiphaë. Ils donnaient à Satan la forme des satyres. Ils combattaient Vénus comme une reine adversaire. Quel argument c'était pour tous que de choisir entre mille croyants un écrivain irréligieux

et de dire : Vous le voyez, eux-mêmes ils bafouent ce que nous venons jeter bas !

Tel fut donc le sentiment auquel nous devons de lire encore l'œuvre presque entier de Lucien, avec une admiration qui ne va pas toujours sans mélange. Le lecteur s'arrête souvent, chez Lucien comme chez Voltaire, et s'étonne qu'un esprit si fin puisse à volonté ne l'être plus du tout. Certaines de ses pages sont de pures niaiseries qui découragent toute analyse et valent exactement un chant de la Pucelle. *Et puis tout à coup voici un chef-d'œuvre, le roman de* l'Ane, *l'égal de* Candide. *Voici enfin les* Scènes de Courtisanes...

Il est regrettable que pour ces deux derniers ouvrages (les meilleurs qu'il ait écrits), Lucien paraisse avoir emprunté beaucoup au talent de ses auteurs favoris. L'Ane *est un conte milésien qui n'est nullement sorti de son imagination, et nous ne savons pas avec exactitude ce qui lui appartient au cours du récit. Quant aux* Scènes de Courtisanes, *il est vrai que nous n'en connaissons point les modèles, et que les critiques n'en contestent pas*

la paternité à Lucien. On pourrait toutefois avancer qu'ils présentent au contraire des signes inquiétants; que, écrits sous les Antonins, nous dit-on, ils nous montrent la vie d'Athènes assez différente de ce qu'elle était devenue au second siècle de notre ère; qu'il y a entre leur prose et les vers de la comédie moyenne plus d'un rapprochement à noter... Sans doute Ménandre et Philémon n'étant parvenus jusqu'à nous qu'à l'état de fragments épars, il est assez difficile d'établir une filiation qui se laisse pressentir et non prouver; mais si nous ne lisons plus les maîtres de l'époque, nous avons retrouvé depuis dix ans un excellent imitateur, le poète mimiambique Hérodas ou Hérondas. Or il ne paraît pas douteux que les mimes de celui-ci et les dialogues de Lucien ne dérivent d'une source commune.

Quoi qu'il en soit, on peut considérer Lucien comme ayant, sinon inventé, au moins adapté ce recueil de scènes à son goût personnel et à celui de son temps. Modeleur, il ne prenait pas toujours la peine de faire poser devant lui des figurines vivantes; il revoyait le sujet

déjà traité, le corrigeait à son plaisir et en faisait une chose nouvelle. Écrivain, il ne pensa pas qu'en laissant les arts pour le style, son esprit dût se retenir à des scrupules particuliers.

Les Scènes de Courtisanes *nous présentent en quinze scènes, trente personnages. Ce sont gens du même monde, un monde mêlé par principe, mais cependant assez distinct et présentant assez d'unité factice, pour que l'on pût s'attendre à trouver quelque similitude entre les éléments qui le composent. Or il n'en est rien. Ces hommes et ces femmes sont des types circonscrits en quelques lignes, des caractères dont pas un n'empiète sur le suivant, des voix qui cessent de parler aussitôt qu'on les connaît, et l'ensemble nous offre un tableau complet, complet en quinze pages, de la vie nocturne à Athènes.*

Je ne crois pas qu'il y ait en littérature un autre exemple de cette concision ni de cette variété.

Après deux mille années, le lecteur reconnaît et dans un monde si lointain, tous *les personnages de ces dialogues, sans en excepter*

le moindre. Rosalinde et Orgon portent encore la marque du temps qui les a vu naître. Ici rien n'a vieilli : les femmes sont de Forain, les hommes sont de Gyp, ils nous ont parlé, sinon dans la vie courante au moins entre les pages des romans célèbres. Nous retrouvons ici Pauline Cardinal, Olympia, Mme Tellier, Satin, Jenny Cadine et Fanny Legrand. Qu'elles aient aujourd'hui les mêmes occupations, les mêmes fêtes et les mêmes larmes que jadis, cela va de soi, mais le parallèle atteint souvent les analogies les plus singulières... Certains romanciers actuels que l'antiquité préoccupe et qui entreprennent de donner à leurs récits « un caractère vraiment grec », pourraient tout aussi bien s'inspirer de Lucien pour donner à d'autres études « un caractère vraiment français ».

Tant le conteur antique avait mis ses soins à retrancher, le long de son livre, tout ce qui n'était pas éternel.

P. L.

I (VI)

L'Éducation de Corinna

CORINNA, petite fille.

CRÔBYLÊ, sa mère.

L'ÉDUCATION DE CORINNA

CRÔBYLÊ (1)

Eh bien, Corinna, tu l'as senti, ce n'est pas si terrible que tu le pensais, de perdre sa virginité. Tu as été avec un jeune homme; pour premier cadeau tu as rapporté cent drachmes, et avec cela je vais t'acheter tout de suite un collier.

(1) « La Touffe ».

CORINNA (1)

Oui, petite maman! et qu'il ait des pierres flamboyantes comme celui de Philainis!

CRÔBYLÊ

Il sera tout pareil. Mais écoute, je vais te dire ce qu'il faut que tu fasses et comment tu dois te conduire avec les hommes. Nous n'avons que cela pour vivre, ma fille; depuis deux ans que ton bienheureux père est mort, tu ne sais pas comment nous avons vécu. Quand il était là, nous ne manquions de rien. Comme forgeron il avait acquis un grand nom au Pirée. On peut entendre dire à tout le monde qu'il n'y aura jamais un forgeron comme Philinos. Après sa fin, j'ai vendu ses tenailles, son enclume et son marteau deux cents drachmes, et c'est là-dessus que nous avons vécu. Ensuite j'ai tissé, descendant la trame et tournant les fils, gagnant avec peine de quoi manger; et je

(1) « Petite Vierge ».

t'ai élevée, ô ma fille, seule espérance qui me fût restée!

CORINNA

Tu veux parler des cent drachmes?

CRÔBYLÊ

Non. Mais j'ai pensé que tu étais déjà assez grande pour me nourrir, tout en te procurant à toi-même facilement de quoi t'orner, de quoi t'enrichir, de quoi avoir des robes de pourpre et des esclaves.

CORINNA

Comment ça, mère? Pourquoi dis-tu ça?

CRÔBYLÊ

En vivant avec les jeunes gens, en buvant en leur compagnie, et en couchant avec, pour de l'argent (1).

(1) Une petite plaquette rare, d'impression troyenne, *les Promenades de la Guinguette* (Troyes, 1718, p. 29), démarque ou traduit tout le début de ce dialogue, où les mœurs du temps trouvaient leur modèle.

CORINNA, scandalisée.

Comme la fille de Daphnis, Lyra?

CRÔBYLÊ

Oui.

CORINNA

Mais... c'est une courtisane!

CRÔBYLÊ

Il n'y a pas de mal à ça. Toi aussi, tu deviendras riche comme elle, et tu auras beaucoup d'amants...

CORINNA (Elle pleure.)

.....

CRÔBYLÊ

Pourquoi pleures-tu, Corinna? Ne vois-tu pas combien il y a de courtisanes, comme elles sont recherchées, comme elles gagnent de l'argent! Daphnis, moi, je l'ai connue (ò chère Adrasteia!) (1), en

(1) « L'Inévitable », épithète de Némésis. Crôbylê flatte la déesse pour ne pas être punie d'une médisance.

guenilles, avant qu'elle eût l'âge de se faire prendre. Et maintenant tu vois comment elle marche : avec de l'or, des robes fleuries et quatre esclaves.

CORINNA, consolée.

Comment a-t-elle gagné cela, Lyra ?

CRÔBYLÊ

D'abord, en s'habillant avec élégance, en étant aimable et brillante avec tout le monde, non pas riant aux éclats à propos de tout comme tu fais, mais souriant pour attirer. Ensuite en traitant avec habileté, mais sans tromperies, ceux qui vont la voir ou qui l'emmènent chez eux, et en ne raccrochant jamais les hommes la première. Quand on la paye pour venir à un souper, elle ne s'enivre pas — car c'est ridicule et les hommes ont cela en horreur — et elle ne se bourre pas de nourriture comme une sotte ; elle ne touche qu'avec le bout des doigts, et en silence, les mets ; elle ne s'emplit pas les joues ; et elle boit tranquillement, non

pas à plein gosier, mais par petits coups.

CORINNA

Même lorsqu'elle a soif, mère?

CRÔBYLÊ

Surtout lorsqu'elle a soif, Corinna. Elle ne parle pas plus qu'il ne faut, elle ne se moque pas de ceux qui sont présents et ne regarde que celui qui la paye. Et à cause de cela tout le monde l'aime. Puis, quand il faut entrer au lit, elle travaille sans obscénité, mais avec soin, et ne recherche qu'une chose entre toutes : soumettre l'homme et en faire un amant. C'est ce dont tous la louent. Si tu retiens bien cette leçon, nous serons riches, car pour le reste, elle est loin d'avoir ton... (mais rien, ô chère Adrasteia!) Je ne dis plus qu'une chose : puisses-tu vivre!

CORINNA

Dis-moi, mère, tous ceux qui me paieront seront-ils comme Eucritos, avec qui j'ai couché hier?

CRÔBYLÊ

Pas tous. Il y en aura de mieux. Quelques-uns seront très vigoureux. D'autres ne seront pas aussi jolis.

CORINNA

Et il faudra que je couche aussi avec ceux-là ?

CRÔBYLÊ

Surtout avec ceux-là, ma fille ! Ce sont eux qui donnent le plus. Les beaux ne veulent donner que leur beauté.

Prends bien soin de t'attacher ceux qui payent le mieux, si tu veux que dans peu de temps toutes les femmes disent en te montrant du doigt : « Ne vois-tu pas Corinna, la fille de Crôbylê, comme elle est riche ! comme elle a fait sa mère trois fois heureuse ! » Qu'en dis-tu ? Tu feras cela ? Tu le feras, moi je le sais, et tu les dépasseras toutes facilement. Maintenant va te laver ! si le petit Eucritos revenait aujourd'hui ! Car il me l'a promis.

AC

II (V)

Les Trois Lesbiennes

LEAINA, joueuse de cithare.

CLÔNARION, petite fille du peuple.

Ce petit dialogue a effarouché tous les hellénistes. Wieland n'osa jamais le traduire. Forberg l'interprète de façon à prouver qu'il n'y comprend littéralement rien. Perrot d'Ablancourt en retranche cent détails et y ajoute des politesses. M. Pons l'abrège encore davantage. M. Talbot le dénature, tantôt par décence et tantôt par ingénuité. Belin de Ballu, ne voulant ni s'en occuper lui-même, ni laisser une page blanche au milieu de sa traduction, reproduit tout simplement la fantaisie d'Ablancourt, mais prend soin d'écrire en note : « Il est bon d'avertir qu'il n'y a pas un mot de cela dans le texte » (T. IV , p. 392.)

LES TROIS LESBIENNES

CLÔNARION (1)

Nous apprenons du nouveau sur toi, Leaina! la riche Lesbienne Megilla est amoureuse de toi, comme un homme? et vous vous unissez je ne sais comment l'une avec l'autre?

(1) « Jeune Pousse ».

LEAINA (1)

.....

CLÔNARION

Qu'est-ce qu'il y a? Tu rougis? Dis-moi... c'est donc vrai?

LEAINA

C'est vrai, ô Clônarion. J'en suis honteuse... C'est si étrange...

CLÔNARION

Mais, par la Déesse! comment vous y prenez-vous? que te veut cette femme? Qu'est-ce que vous pratiquez, quand vous faites l'amour ensemble?

LEAINA

.....

CLÔNARION

M'entends-tu?

LEAINA

.....

(1) « Lionne ». — Les deux personnages du dialogue sont deux petites filles pauvres et de la plus basse condition.

CLÔNARION

Ah! tu ne m'aimes pas; autrement, tu ne me cacherais pas des choses pareilles.

LEAINA

Je t'aime plus qu'aucune autre... Cette femme est terriblement mâle...

CLÔNARION

Je ne comprends pas ce que tu dis... A moins que... Serait-ce une de ces tribades, comme on dit qu'il y en a dans Lesbos? de ces femmes viriles qui ne peuvent rien souffrir des hommes, mais jouissent elles-mêmes des femmes, comme si elles étaient hommes?

LEAINA

C'est quelque chose comme cela...

CLÔNARION, avec élan.

Oh! Leaina, raconte-moi tout! comment elle a cherché à te séduire, d'abord, comment tu t'es laissée persuader, et le reste!

LEAINA

Elles avaient organisé un souper, elle et Dêmônassa la corinthienne, qui est riche aussi et a les mêmes goûts que Megilla. Elles me firent venir pour jouer de la cithare et quand j'eus fini de jouer, quand le soir vint, quand il fut temps de dormir après avoir beaucoup bu :

« Voyons, Leaina, dit Megilla, c'est le moment d'aller au lit. Couche ici, avec nous, et entre nous deux. »

CLÔNARION

Tu t'es couchée ?

LEAINA

..... (Elle fait signe que oui.)

CLÔNARION

Et après ? comment ça s'est-il passé ?

LEAINA

Elles m'ont baisée, d'abord, comme font les hommes, et non seulement en appliquant les lèvres, mais en ouvrant un

Jean Richt.
BOULEAU

peu la bouche, et elles m'étreignaient dans leurs bras et elles me pressaient (1) les seins. Dêmônassa même me mordait dans ses baisers. Pour moi je ne comprenais pas ce qui se passait. Tout à coup Megilla déjà chaude, enlevant sa fausse chevelure tout à fait semblable [à une vraie], et bien attachée, apparut rasée jusqu'à la peau comme le plus mâle des athlètes. Et moi je fus bouleversée de voir cela. Mais elle :

« Ô Leaina, dit-elle, as-tu déjà vu un jeune homme aussi beau ?

— Mais, dis-je, je ne vois pas de jeune homme ici, Megilla.

— Ne m'effémine pas, dit-elle, car je m'appelle Megillos et j'ai épousé depuis longtemps cette Dêmônassa, et elle est ma femme ! »

Je me suis mise à rire, Clônarion, et sur ces mots j'ai dit :

« Ainsi donc, ô Megillos, tu étais un homme à notre insu, comme on dit

(1) Ἀπέθλιβον. Littéralement : « exprimaient », comme des fruits.

qu'Achilleus est resté chez les filles, caché par sa robe de pourpre?... Et tu as une... virilité? et tu fais à Dêmônassa ce que font les hommes?

— Cela, dit-elle, ô Leaina, je ne l'ai point. Mais il ne s'en faut guère... Tu me verras m'unir d'une façon spéciale, qui est bien plus voluptueuse.

— Alors... ne serais-tu pas un hermaphrodite, dis-je, comme on raconte qu'il y en a beaucoup... qui ont les deux organes? »

Car je ne savais pas encore, ô Clônarion, ce que c'était.

« Non, dit-elle, je suis tout à fait homme.

— J'ai entendu parler, continuai-je, par la Boïotienne joueuse de flûte Isménodôra, de cette femme thébaine qui est devenue homme, et ce fut un devin excellent, je crois, appelé Teiresias... Est-ce qu'il ne t'est pas arrivé un accident comme celui-là?

— Non, Leaina, dit-elle. Je suis venue au monde semblable à vous autres fem-

mes; mais j'ai les goûts, les désirs et tout le reste, d'un homme.

— Et cela te suffit, dis-je, les désirs?

— Laisse-toi faire, Leaina, si tu ne me crois pas, dit-elle, et tu reconnaîtras que je n'ai rien à envier aux hommes... J'ai *quelque chose* qui ressemble à une virilité... Allons, laisse-toi faire et tu verras bien! »

Je me suis laissé faire, Clônarion; elle me suppliait tant! En outre, elle me donnait un collier splendide, avec des tuniques du lin le plus fin. Alors, moi, je l'ai serrée dans mes bras comme un homme... Elle me faisait des baisers, elle agissait en haletant et elle m'a paru inondée de plaisir...

CLÔNARION

Mais, *comment* agissait-elle? de quelle manière? O Leaina, dis-moi cela surtout!

LEAINA

Ne me demande pas de détails. Ce sont des choses honteuses. Par la Déesse du ciel! je ne te les dirai pas.

III (VIII)

Le Plaisir d'être battue

CHRYSIS, 17 ans, } courtisanes.
AMPÉLIS, 35 ans, }

LE PLAISIR D'ÊTRE BATTUE

AMPÉLIS (1)

Ô Chrysis, celui qui n'est pas jaloux, qui ne se met pas en colère, qui n'a pas roué de coups sa maîtresse, qui ne lui a pas arraché les cheveux, qui ne lui a pas déchiré ses vêtements, — celui-là n'est pas amoureux encore.

(1) « Jeune vigne ».

CHRYSIS (1)

Alors l'amour n'a pas d'autres preuves, ô Ampélis, que celles-là ?

AMPÉLIS

Non. Tout cela est d'un homme chaud. Pour le reste, les baisers, les larmes, les serments, les visites, ce n'est qu'un commencement d'amour. Tout le feu de la passion vient de la jalousie. Si donc, comme tu le dis, Gorgias t'a battue, s'il est jaloux, espère beaucoup, et souhaite qu'il continue.

CHRYSIS

Qu'il continue ? qu'est-ce que tu dis ? Toujours me battre ?

AMPÉLIS

Non. Mais qu'il se fâche si tu ne regardes pas que lui. S'il ne t'aimait pas, pourquoi serait-il si furieux quand tu as un autre amant ?

(1) « Bijou d'or ».

ENDERS

CHRYSIS

Mais je n'en ai pas! Il se figure que j'aime ce richard, parce que je lui en ai parlé l'autre jour.

AMPÉLIS

C'est une bonne chose qu'il te croie recherchée par les riches. Il en aura plus de peine encore, et il rivalisera avec ceux qui t'aiment pour ne pas rester en arrière.

CHRYSIS

En attendant, il crie, il bat, et il ne donne rien.

AMPÉLIS

Il donnera. Les jaloux s'émeuvent à propos de tout.

CHRYSIS

Mais je ne sais pas pourquoi tu veux que je reçoive des coups, ma chérie!

AMPÉLIS

Je ne dis pas cela; mais je sais que les

hommes deviennent de grands amants dès qu'ils imaginent qu'on ne s'inquiète pas d'eux; et quand un amant se croit le seul, le désir se flétrit en lui.

Je te parle ainsi, moi qui fais le métier depuis vingt ans, et toi tu en as dix-huit, je crois, et même moins. Si tu veux, je te raconterai ce que j'ai souffert il n'y a pas beaucoup d'années.

J'avais pour amant Dêmophantos l'usurier, qui demeure près de la Poikilê. Jamais il ne m'avait donné plus de cinq drachmes et il prétendait être le maître. Il ne m'aimait, ô Chrysis, que d'un amour de surface; jamais il ne soupirait, jamais il ne pleurait, jamais il ne restait la nuit devant ma porte; il couchait avec moi quelquefois, mais de loin en loin. Un jour qu'il était venu me voir, je ne lui ai pas ouvert la porte, car le peintre Callidès était chez moi, qui m'avait envoyé dix drachmes. Dêmophantos s'en alla en m'injuriant. Quelques jours se passent sans que je l'envoie chercher : Callidès était encore chez moi. Dêmophantos, déjà

très échauffé, entre en fureur en voyant cela, pénètre par la porte ouverte, pleure, me bat, me menace de me tuer, déchire ma tunique, fait tout, et enfin me donne six mille drachmes pour lesquelles il m'a eue à lui seul pendant huit mois entiers! Sa femme disait à tout le monde que je l'avais rendu fou avec des poisons.

Le poison, c'était la jalousie.

C'est pourquoi, Chrysis, sers-toi du même poison avec Gorgias. Ce garçon-là sera riche s'il arrive quelque chose à son père.

IV (VII)

L'Amant de Cœur

MOUSARION, courtisane. — 18 ans.

SA MÈRE.

L'AMANT DE CŒUR

LA MÈRE, ironique.

Si nous trouvons encore un amant comme Chairéas, ô Mousarion (1)! il faudra sacrifier une chèvre blanche à l'Aphrodité vulgaire, à l'Ouranienne des jardins une génisse, et couronner la Dé-

(1) « Petite Muse ».

mêter qui donne les richesses, car nous serons heureuses! et trois fois heureuses!

Tu vois maintenant combien nous recevons de ce jeune homme : il ne t'a pas encore donné une obole, pas un vêtement, pas une paire de chaussures, pas une boîte à parfums, rien que des prétextes, des promesses et de belles espérances. Il dit toujours : « Si mon père... et que je devienne maître de mon patrimoine, tout sera pour toi. » Et tu dis qu'il a juré de t'épouser légalement.

MOUSARION

Il l'a juré, mère, par les deux déesses et par l'Athênê Polias.

LA MÈRE

Et tu te fies à ça? Et l'autre jour, comme il n'avait pas de quoi payer ce qu'il devait, tu lui as donné ton anneau sans me le dire! Il l'a vendu pour boire, et ensuite tes deux colliers ioniques, qui pesaient chacun deux darikes (1) et que

(1) 87 grammes.

l'armateur Praxias de Chiôs avait fait faire à Éphèse pour toi. Il fallait bien que Chairéas payât ses dettes à ses amis. Ton linge, tes chemises, je n'en parle pas. Nous avons fait une trouvaille! et nous sommes bien heureuses de l'avoir rencontré!

MOUSARION

Mais il est beau, il n'a pas de barbe, il me dit qu'il m'aime et se met à pleurer; et puis il est fils de Dinomaché et de Lachês l'aréopagite, il nous dit qu'il m'épousera et nous donne de grandes espérances, quand seulement le vieux aura fermé l'œil.

LA MÈRE, ironique.

Eh bien, Mousarion, lorsqu'il nous faudra des chaussures et que le cordonnier nous demandera une double drachme, nous lui dirons : « Nous n'avons pas d'argent; accepte de nous quelques... espérances. » Et chez le marchand de farine, quand on nous donnera notre

note : « Attends, dirons-nous, que Lachês Collyteus soit mort; nous te payerons après les noces. » Tu ne rougis pas d'être la seule des courtisanes qui n'ait ni boucles d'oreilles, ni collier, ni tunique tarentine ?

MOUSARION

Pourquoi rougirais-je, mère ? sont-elles plus heureuses ou plus belles que moi ?

LA MÈRE

Non, mais elles sont plus intelligentes. Elles savent le métier de courtisane. Elles ne se fient pas aux phrases ni aux petits jeunes gens qui ont des serments sur le bout des lèvres. Toi, tu es fidèle, tu aimes Chairéas comme un mari, tu ne te laisses toucher que par lui; et l'autre jour, quand ce laboureur acharnien vint t'apporter deux cents drachmes, prix du vin que son père l'avait envoyé vendre, il n'avait pas de barbe non plus, celui-là, mais tu t'es moquée de lui et tu as couché avec Chairéas l'Adônis.

J. Hide

MOUSARION

Quoi, il fallait laisser là Chairéas pour recevoir près de moi ce paysan qui sentait le bouc (1)? Chairéas a la peau douce comme un petit cochon d'Acharnai (2).

LA MÈRE

Soit. C'était un rustre et il sentait mauvais, mais pourquoi n'as-tu pas reçu Antiphôn, le fils de Ménécratès, qui t'offrait cent drachmes ? N'était-il pas beau, homme du monde, et du même âge que Chairéas ?

MOUSARION

Mais Chairéas dit qu'il nous égorgera tous les deux, s'il me trouve jamais avec lui.

LA MÈRE

Combien d'autres menacent de cela !

(1) L'horreur des courtisanes grecques pour les paysans qui ne prenaient pas de bains, donne matière à plusieurs anecdotes célèbres. Athénée en conte une, fort scabreuse, sur la petite Gnathénion et le procédé qu'elle employa pour surmonter sa répugnance. (Athénée, 581, c., d., e)

(2) Bourg de la banlieue d'Athènes.

Et alors tu vas rester sans amants, tu te feras honnête femme, tu ne seras plus courtisane mais prêtresse de la Thesmophore?... Laissons cela; c'est aujourd'hui les Alôa (1); qu'est-ce qu'il t'a donné pour la fête?

MOUSARION

Il n'a rien à lui, petite maman.

LA MÈRE

Il est le seul qui ne sache rien tirer de son père en lui envoyant un esclave menteur, ni de sa mère en la menaçant, si cela ne prend pas, de s'engager dans l'infanterie de marine (2). Il reste assis chez nous, il nous ennuie et non seulement il ne donne rien, mais il ne te laisse rien recevoir de ceux qui donnent. Et toi, crois-tu, Mousarion, que tu auras toujours dix-huit ans, que Chairéas aura toujours les mêmes sentiments pour toi lorsqu'il sera riche et que sa mère lui aura trouvé

(1) Fête de Dêmêtêr.
(2) Sic.

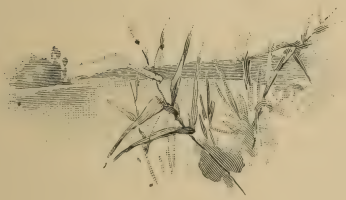
un mariage d'argent? Est-ce qu'il se souviendra encore des larmes et des baisers et des serments, devant une dot de cinq talents, crois-tu ça ?

MOUSARION

Il s'en souviendra, lui. La preuve, c'est qu'il ne s'est pas marié. On l'a pressé, on l'a presque forcé, il a refusé.

LA MÈRE

Puisse-t-il se faire qu'il n'ait pas menti. Mais je te rappellerai, Mousarion, ce que je te dis là.



V (III)

Les Conseils maternels

PHILINNA, courtisane.

SA MÈRE.

LES CONSEILS MATERNELS

LA MÈRE

Tu étais folle, Philinna (1), hier ? Qu'est-ce qu'il t'a pris pendant le souper ?

Diphilos est venu me voir ce matin en pleurant et il m'a raconté tout ce qu'il avait eu à souffrir de toi. Tu t'es soûlée, tu t'es levée au milieu du repas en dansant

(1) « Aimée ».

quand il te le défendait, et après cela tu as donné un baiser à son ami Lamprias : et comme il se fâchait, tu l'as quitté, tu es allé près de Lamprias, tu l'as pris dans tes bras, et Diphilos étouffait de colère à cause de cela. Et la nuit, je le sais, tu n'as pas couché avec lui; tu l'as laissé pleurer et tu t'es étendue toute seule sur un lit voisin, en chantant pour lui faire de la peine.

PHILINNA, furieuse.

Mais ce qu'il m'a fait, mère, il ne te l'a pas dit. Sans cela tu ne te mettrais pas du côté de cet insolent!

Il m'a laissée pour aller causer avec Thaïs, la maîtresse de Lamprias qui n'était pas encore arrivé. Voyant que cela me rendait malheureuse et que je lui faisais des signes, il prit Thaïs par le bout de l'oreille, lui fit plier la nuque en arrière et lui donna un baiser (1) si bien aspiré

(1) Cela s'appelait « baiser la marmite », φιλεῖν τὴν χύτραν, par analogie entre la tête prise par les deux oreilles et la marmite par les deux anses.

qu'elle ne pouvait plus dégager ses lèvres! Moi je pleurais, mais lui se mit à rire, et à dire toutes sortes de choses dans l'oreille de Thaïs, — contre moi sans doute, car Thaïs souriait en me regardant. Quand ils entendirent Lamprias entrer et qu'ils furent fatigués de se baiser l'un l'autre, j'allai me coucher avec Diphilos pour qu'il n'eût aucune excuse ensuite. Alors Thaïs se leva et dansa la première en se retroussant pour montrer ses jambes toutes nues, comme si elle était seule à les avoir belles. Quand elle s'arrêta, Lamprias ne dit rien, mais Diphilos vanta tant qu'il put son rhythme et sa danse, disant comme son pied suivait bien la cithare! et comme sa jambe était belle! et dix mille autres choses! on aurait dit qu'il parlait de la Sôsandra (1) de Kalamis, et non de cette Thaïs, que tu connais bien et moi aussi puisqu'elle va aux mêmes bains que nous. Alors la Thaïs se moqua de moi :

(1) Très célèbre danseuse, que le sculpteur Kalamis avait représentée dans une attitude presque décente, la tête voilée, un sourire sur la bouche.

« Si quelqu'une, dit-elle, n'était pas si honteuse d'avoir les jambes maigres, elle se lèverait aussi et danserait. »

Que dirai-je, mère? Je me suis levée et j'ai dansé. Que fallait-il faire? Supporter cette moquerie au risque de la laisser croire, et permettre à Thaïs de régner sur le festin?

LA MÈRE

Tu es trop ardente, ma fille. Il ne fallait pas prendre cela tant à cœur. Dis-moi ce qui s'est passé après.

PHILINNA

Tout le monde m'a félicitée; Diphilos seul s'est couché sur le dos, et a regardé le plafond, jusqu'au moment où je me suis arrêtée de fatigue.

LA MÈRE

Enfin, est-ce vrai que tu as donné des baisers à Lamprias et que tu as quitté ton lit pour le prendre dans tes bras?... Tu te tais?... En effet, c'est impardonnable!

PHILINNA

Je voulais lui rendre chagrin pour chagrin.

LA MÈRE

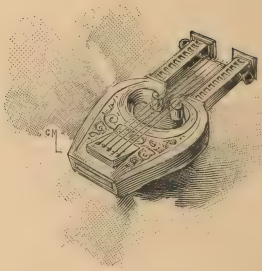
Ainsi ce n'est pas avec lui que tu as couché? et tu as chanté pendant qu'il pleurait? Tu ne comprends donc pas, ma fille, que nous sommes pauvres! tu ne te rappelles plus tout ce que nous avons reçu de celui-là et comment nous aurions passé l'hiver dernier, si l'Aphrodite ne l'avait envoyé vers nous!

PHILINNA

Quoi donc? je supporterai d'être insultée par lui à cause de cela?

LA MÈRE

Rage, mais ne te moque pas. Tu ne sais pas que les amants cessent d'aimer quand on se moque d'eux, et qu'ils s'en veulent à eux-mêmes. Tu as toujours été trop susceptible avec cet homme-là. Prends garde que, selon le proverbe, nous ne cassions la corde pour l'avoir trop tendue.



VI (XIII)

Les Mensonges hors de propos

LÉONTICHOS, fanfaron.
CHÉNIDAS, son compère.
HYMNIS, courtisane très jeune.
GRAMMIS, son esclave.

LES MENSONGES HORS DE PROPOS

LÉONTICHOS, avec emphase.

Et dans le combat contre les Galates, dis, ô Chênidas, comment je partis en avant des autres cavaliers, monté sur mon cheval blanc, et comment les Galates, qui sont vaillants pourtant, tremblèrent aussitôt qu'ils me virent, si bien que nul ne me résista. Alors, moi, lançant mon javelot, je transperçai l'hipparque et son

cheval; et contre les autres qui s'étaient rassemblés, — car il y en avait qui, après avoir rompu la phalange, s'étaient reformés en carré, — contre ceux-là je tirai l'épée avec courage, et l'élan de mon cheval renversa les sept premiers; d'un coup d'épée je fendis en deux la tête du chef, et les tiens arrivèrent alors, ô Chênidas, quand tous étaient déjà en fuite.

CHÊNIDAS

Et quand, en Paphlagonie, ô Léontichos, tu as combattu seul le Satrape, n'as-tu pas fait de grandes choses là encore?

LÉONTICHOS

C'est bien de m'avoir rappelé ce combat extraordinaire. Ce Satrape était gigantesque; on le disait merveilleux tireur d'épée; il tenait les Grecs en mépris. Il s'avança entre les deux armées et cria : « Quelqu'un veut-il combattre seul contre moi? » — Tous furent saisis d'effroi, les lochagues, les taxiarques, et même notre

hégémon, qui pourtant n'est pas un lâche : car c'était Aristaichmos l'Aitôle qui nous commandait, et il est admirable à lancer le javelot. Moi je n'étais encore que chiliarque (1). Par un coup d'audace, et repoussant mes amis qui me prenaient dans leurs bras, (car ils craignaient pour moi en voyant ce barbare étincelant de ses armes dorées, énorme, avec son effrayant panache et son javelot brandi)...

CHÊNIDAS

Moi aussi, j'avais peur pour toi, ô Léontichos. Tu sais comme je te retenais, en te suppliant de ne pas affronter le danger pour nous. La vie me serait impossible si tu étais mort.

LÉONTICHOS

Mais moi, par un coup d'audace je m'avance au milieu, non pas moins bien armé que le Paphlagonien, mais tout en or comme lui, de sorte qu'un cri s'éleva chez les nôtres et chez les barbares, car

(1) Commandant de mille hommes.

ils m'avaient reconnu surtout à mon bouclier, et à mes ornements et à mon panache. Dis, ô Chênidas, à qui tous alors me comparaient!

CHÊNIDAS

A quel autre, par Dzeus! si ce n'est à Achilleus, fils de Thétis et de Pêleus? Comme ton casque t'allait bien! comme ta pourpre était éclatante et ton bouclier lumineux!

LÉONTICHOS

Quand nous nous rencontrâmes, le barbare le premier me blessa, (se reprenant) m'écorcha la peau un peu au-dessous du genou. Moi, je traversai son bouclier d'un coup de sarisse et je l'atteignis en pleine poitrine; alors le foulant aux pieds, je lui coupai la tête facilement avec mon épée, je m'emparai de ses armes et revins avec sa tête à la pointe de ma sarisse, ruisselant du sang versé.

HYMNIS, écœurée.

Ah! va-t'en, Léontichos! que c'est dé-

goûtant et odieux ce que tu racontes! Qui pourrait te regarder encore te félicitant de cette boue sanglante! qui pourrait boire ou coucher avec toi! moi je m'en vais.

LÉONTICHOS, la retenant.

Je te donnerai double prix.

HYMNIS

Je ne pourrais pas coucher avec un assassin.

LÉONTICHOS

N'aie pas peur, ô Hymnis. Tout cela s'est passé chez les Paphlagoniens. Maintenant je suis en paix.

HYMNIS

Non, tu es un homme abominable. Le sang dégouttait sur toi de la tête du barbare que tu portais sur ta sarisse. Et après cela, moi, je prendrais un pareil homme dans mes bras et je lui donnerais des baisers? Ô Charites, je ne ferai pas cela!

Celui-là n'est pas meilleur que le bourreau!

LÉONTICHOS

Ah! si tu me voyais en armes, je le sais bien, tu m'aimerais.

HYMNIS

Rien qu'à t'entendre, Léontichos, mon cœur se soulève et mes cheveux se hérissent; je crois voir des ombres, les fantômes de tes victimes, et surtout de ce malheureux chef dont tu as fendu la tête en deux. Que serait-ce si j'avais vu le fait lui-même, et le sang, et les cadavres étendus! Il me semble que j'en serais morte, moi qui n'ai jamais vu tuer un poulet.

LÉONTICHOS

Que tu es poltronne, ô Hymnis, et d'âme petite. Je croyais te faire plaisir en te racontant cela.

HYMNIS

Fais de pareils récits aux Lemniades

ou aux Danaïdes si tu en trouves. Moi, je retourne auprès de ma mère jusqu'à ce qu'il soit jour. Suis-moi, Grammis. Porte-toi bien, brave chiliarque, mets à mort ceux qu'il te plaira. (Elle s'en va.)

LÉONTICHOS

Reste, ô Hymnis, reste !... Elle est partie !

CHÊNIDAS

C'est toi, aussi, Léontichos, qui as effrayé cette enfant avec tes panaches, et tes hauts faits invraisemblables. Je l'ai vue devenir toute jaune dès que tu as commencé l'histoire du capitaine ; puis elle a changé de visage et a frissonné quand tu as dit que tu avais coupé la tête.

LÉONTICHOS

Je croyais lui paraître par là plus aimable. Mais c'est toi qui m'as perdu, Chênidas, en me jetant l'idée de ce duel.

CHÊNIDAS

Ne fallait-il pas t'aider à mentir, voyant

la cause de cette fanfaronnade! C'est toi qui as rendu cela beaucoup trop horrible. Tu pouvais couper la tête de l'infortuné Paphlagonien, mais pourquoi la piquer à la pointe de ta sarisse et te couvrir de sang?

LÉONTICHOS

Il est vrai que c'est dégoûtant, Chênidas. Mais le reste n'était pas mal imaginé. Va donc et persuade-la de coucher avec moi.

CHÊNIDAS

Je lui dirai donc que tu as tout inventé pour paraître brave auprès d'elle?

LÉONTICHOS

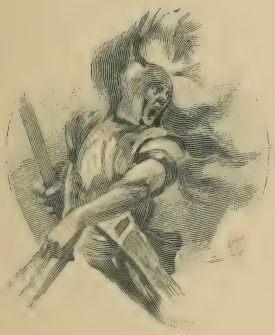
C'est honteux, Chênidas.

CHÊNIDAS

Autrement elle ne reviendra pas. Choisis donc de deux choses l'une : ou d'être haï et passer pour brave, ou de coucher avec Hymnis en lui avouant avoir menti.

LÉONTICHOS, très embarrassé.

Les deux sont pénibles. Mais je prends Hymnis. Va donc, et dis-lui, ô Chênidas, que j'ai menti ; — mais pas en tout !



VII (XV)

La Joueuse de Flûte

PARTHÉNIS, petite joueuse de flûte.
COCHLIS, fille à matelots.

LA JOUEUSE DE FLUTE

COCHLIS (1)

Pourquoi pleures-tu, ô Parthénis, et d'où viens-tu, avec tes flûtes brisées?

PARTHÉNIS (2), sanglotant.

Le soldat... l'Aitòle... le grand... l'amant

(1) « Coquille de pourpre ».
(2) « Petite vierge »

de Crocalê... il m'a battue... parce qu'il m'a trouvée jouant de la flûte chez la Crocalê, et payée par son rival Gorgos. Et il a brisé mes flûtes, il a renversé la table où ils soupaient, il s'est jeté sur le kratêr et il l'a vidé. Et il a saisi le paysan Gorgos par les cheveux et il l'a traîné hors de la salle. Et alors là, le soldat — Deinomachos, je crois, il s'appelle — et un de ses camarades, l'ont entouré et battu si fort, que je ne sais pas s'il en réchappera, Cochlis. Le sang lui coulait beaucoup des narines; il a le visage enflé et couvert de bleus.

COCHLIS

Est-ce qu'il était fou, cet homme, ou saoul? et est-ce une histoire d'ivrogne?

PARTHÉNIS

C'est de la jalousie, ô Cochlis, et de l'amour désordonné. Crocalê, je crois, lui avait demandé douze mille drachmes s'il voulait l'avoir tout seul. Deinomachos a refusé; alors elle ne lui a pas permis de

BUILEAU

revenir, elle lui a fermé la porte quand il s'est présenté, elle a reçu Gorgos d'Oinoê, un riche fermier qui l'aimait depuis longtemps, elle a bu avec lui et m'a fait chercher pour jouer de la flûte devant eux. Le souper allait très bien, je jouais quelque chose de lydien, le laboureur se levait pour danser et Crocalê battait des mains, tout était joyeux, quand on entendit du bruit, un cri, et la porte d'entrée fut arrachée. Aussitôt huit jeunes gens vigoureux s'élancèrent, et le Mégarien parmi eux. Vivement, ils renversèrent tout, et Gorgos, comme je t'ai dit, fut roué de coups, jeté à terre et foulé aux pieds. La Crocalê, je ne sais pas comment, s'était sauvée chez sa voisine Thespias. Moi, Deinomachos m'a giflée, il m'a appelée « pourriture », et il m'a jeté mes flûtes brisées. Maintenant je m'en vais, pour tout raconter à mon patron (1). Le laboureur est allé

(1) Les joueuses de flûte étaient le plus souvent des petites filles esclaves, appartenant au patron d'une maison de prostitution. Leur maître leur prenait l'argent qu'elles gagnaient de deux façons, mais il était aussi leur défenseur.

trouver des amis en ville pour qu'ils livrent le Mégarien à la justice.

COCHLIS

Voilà ce qu'on retire de ces amours militaires; des coups et des procès. Ils sont tous hégémons ou chiliarques à ce qu'ils disent, mais quand il faut payer : « Attendez, disent-ils, la solde. Quand je recevrai mon traitement, je paierai tout. » Qu'ils se fassent donc tuer, tous ces fanfarons! Je fais joliment bien de ne pas les recevoir du tout. Qu'il m'arrive un pêcheur, un matelot, un laboureur de ma condition, qui ne sache pas flatter, mais qui donne beaucoup. Ceux qui portent des panaches et font des récits de bataille ne sont pas sérieux, Parthénis.

VIII (XI)

La Nuit

TRYPHAINA, courtisane.

CHARMIDÈS, un amant.

(La scène se passe dans le lit de Charmidès.)

LA NUIT

TRYPHAINA (1)

Lorsqu'on prend une courtisane, qu'on la paye cinq drachmes, et qu'on couche avec elle, est-ce qu'on lui tourne le dos pour pleurer et gémir?

Et tu n'avais pas de plaisir à boire, et en mangeant tu étais le seul à ne rien

(1) « La délicate ».

vouloir : tu as pleuré pendant tout le dîner, je t'ai bien vu. Et maintenant tu ne cesses pas de sangloter comme un enfant. Pourquoi tout cela, ô Charmidès? Ne me cache rien, pour qu'il me reste cela au moins de cette nuit que j'aurai passée près de toi sans dormir.

CHARMIDÈS

Erôs me tue, ô Tryphaina; je ne lui résiste plus, il est terrible.

TRYPHAINA

Mais ce n'est pas moi que tu aimes, c'est clair. Je suis là et tu ne t'occupes pas de moi; tu me repousses quand je veux te prendre dans mes bras, et tu mets tes habits comme un rempart entre nous de peur que je ne te touche... Dis-moi donc qui est cette femme; peut-être pourrai-je être utile à ton amour, je sais rendre ces services-là.

CHARMIDÈS

Tu la connais, et elle te connaît certes

bien ; ce n'est pas une courtisane obscure.

TRYPHAINA

Dis le nom, ô Charmidès.

CHARMIDÈS

Philêmation (1), ô Tryphaina.

TRYPHAINA

Laquelle ? car elles sont deux, est-ce celle du Pirée qui vient d'être dépucelée et qui est la maîtresse de Damyllos, le fils du stratège ? ou l'autre, celle qu'on appelle Pagis (2) ?

CHARMIDÈS

C'est celle-là. Elle est le mauvais génie qui m'a saisi, et j'ai été pris par elle.

TRYPHAINA

Alors c'est celle-là que tu pleures ?

CHARMIDÈS

Et beaucoup !

(1) « Petit-baiser ».
(2) « Le Filet ».

TRYPHAINA

Y a-t-il longtemps que tu l'aimes, ou est-ce tout nouveau ?

CHARMIDÈS

Non, c'est il y a sept mois, aux Dionysies, que je l'ai vue pour la première fois.

TRYPHAINA

Mais l'as-tu vue tout entière et bien vue ? ou ne connais-tu que le visage et les seules parties du corps que puisse montrer une femme de quarante-cinq ans ?

CHARMIDÈS

Elle jure qu'elle en aura vingt-deux en élaphébolion (1) prochain.

TRYPHAINA

Et toi ? que veux-tu croire ! ses serments, ou tes yeux ? examine-la donc ! regarde-lui les tempes, le seul endroit où

(1) Mois athénien variable avec les années.

elle ait encore des cheveux! les autres sont une perruque épaisse; et autour des tempes, quand sa teinture sera effacée, tu verras que presque tout est blanc en dessous... Mais cela n'est rien. Force-la un jour de se montrer toute nue.

CHARMIDÈS

Elle ne m'a jamais accordé cela encore.

TRYPHAINA

Naturellement. Elle devine que tu te dégoûterais à voir ses dartres blanches. Depuis la nuque jusqu'aux jarrets elle est comme une peau de panthère. Et tu pleures de ne pouvoir coucher avec une femme pareille? Peut-être même t'a-t-elle peiné et dédaigné?

CHARMIDÈS

Oui, ô Tryphaina, et pourtant elle a tant reçu de moi! Hier, elle m'a demandé mille drachmes; je n'ai pas pu les lui donner facilement, mon père est avare! Alors elle a reçu Moschion et m'a fermé

sa porte. Moi aussi j'ai voulu la blesser et je t'ai fait prendre.

TRYPHAINA, piquée.

Par l'Aphroditê je ne serais pas venue si l'on m'avait dit que tu me prenais pour faire de la peine à une autre, et surtout à ce cercueil de Philêmation... Mais je m'en vais : déjà trois fois le coq a chanté.

CHARMIDÈS

Pas si vite, Tryphaina. Si c'est vrai, ce que tu dis de Philêmation, la perruque et la teinture et les dartres, je ne pourrai plus la regarder...

TRYPHAINA

Demande à ta mère, si elle s'est jamais baignée avec elle. Quant à son âge, ton grand-père te l'apprendra, s'il est encore en vie.

CHARMIDÈS

Puisqu'elle est ainsi, enlevons tout de suite ce rempart, enlaçons-nous et baisons-nous et accouplons-nous tout à fait. Je salue bien Philêmation !

IX (XIV)

La Récapitulation

MYRTALÊ, courtisane.

DÔRIÔN, matelot.

LYDÈ, esclave de Myrtalê.

(La scène se passe dans la maison de Myrtalê.)

LA RÉCAPITULATION

DÔRIÔN

Maintenant tu me défends de venir, ô Myrtalê, maintenant que je suis devenu pauvre par toi. Quand je te faisais de si beaux cadeaux, j'étais ton bien-aimé, ton homme, ton maître, j'étais tout pour toi. Mais depuis que je suis complètement à sec (1) et que tu as pris pour amant ton

(1) Sic.

marchand de Bithynie, tu me défends de venir et je reste debout devant ta porte en pleurant, pendant qu'il a tous tes baisers, qu'il est seul chez toi, qu'il y passe la nuit. Et tu dis être grosse de lui.

MYRTALÊ

Tout cela me suffoque, Dôriôn, et surtout quand tu dis que tu m'as beaucoup donné et que tu es devenu pauvre pour moi. Compte un peu depuis le commencement, tous les cadeaux que tu m'as donnés.

DÔRIÔN, piqué.

Très bien, Myrtalê, comptons. Des chaussures de Sikyone, premièrement, deux drachmes. Mets deux drachmes.

MYRTALÊ

Mais tu as couché deux nuits.

DÔRIÔN

Et quand je revins de Syrie, un alabastre plein de parfums de Phénicie, encore deux drachmes, par le Poseidôn!

MYRTALÊ

Et moi, quand tu es parti, cette petite tunique jusqu'aux cuisses, pour que tu la portes en ramant, celle qu'avait oubliée chez nous le proreus Epiouros un jour qu'il couchait avec moi!

DÔRIÔN

Il l'a reprise, l'Epiouros, l'ayant reconnue sur moi à Samos, et après une longue lutte, ô dieux! Je t'ai donné des oignons de Kypre, cinq saperdes (1) et quatre perches quand nous sommes revenus du Bospore. Quoi encore? Huit pains de marins dans un filet, une amphore de figues de Carie, et dernièrement, de Patares, des sandales brodées d'or, ingrate! Et, je me rappelle encore, un grand fromage de Gythion!

MYRTALÊ, méprisante.

Cinq drachmes peut-être, Dôriôn, tout ça.

(1) Poisson de la famille des carpes. « Nourriture insipide », dit Archestrate.

DÔRIÔN, tristement.

Ah! Myrtalê, c'est tout ce qu'un matelot pouvait t'apporter avec sa solde de voyage. Maintenant je commande déjà le flanc droit du navire; mais tu me regardes de haut en bas... Et dernièrement encore, aux Aphrodisies, n'ai-je pas déposé une drachme devant les deux pieds de l'Aphroditê à ton intention, une drachme d'argent? Et de plus, j'ai donné deux drachmes à ta mère pour qu'elle s'achète des chaussures; et souvent je mets dans la main de cette Lydê quelquefois deux, quelquefois quatre oboles. Tout cela réuni, c'est la fortune d'un matelot.

MYRTALÊ

Les oignons et les poissons, Dôriôn?

DÔRIÔN

Mais oui. Je n'avais rien de plus à te donner. Je ne serais pas rameur si j'étais riche. A ma mère, je n'ai jamais rapporté même une tête d'ail... Mais je voudrais bien savoir ce que tu as reçu du Bithynien, en cadeaux.

MYRTALÊ

D'abord... tu vois cette robe? C'est lui qui me l'a achetée. Et ce gros collier, aussi.

DÔRIÔN

Celui-là? Mais je te le connais depuis longtemps!

MYRTALÊ

Celui que tu m'as vu était bien plus mince et n'avait pas d'émeraudes. Puis, ces pendants d'oreille, ce tapis; et dernièrement deux cents drachmes; et il paye le loyer pour nous. Ce ne sont pas des sandales patariques, du fromage gythiaque et des bavardages.

DÔRIÔN

Mais tu ne dis pas comment il est lui-même, l'homme avec qui tu couches. Il a plus de cinquante ans, il est chauve sur le front, il est rouge comme un homard. Tu n'as pas vu ses dents? Quelles grâces, ô Dioscores! surtout quand il chante et

fait le jeune homme. Un âne jouant de la lyre, comme on dit. Ah! jouis avec lui, tu en es digne, et qu'il vous naisse un enfant qui ressemble à son père. Quant à moi, je trouverai bien quelque Delphis ou quelque Kymbalion de ma condition, ou votre voisine la joueuse de flûte, ou n'importe qui. Des tapis et des colliers et des cadeaux de deux cents drachmes, nous n'en avons pas tous.

MYRTALÊ, ironique.

Ô bienheureuse celle-là, qui t'aura pour amant, Dôriôn; car tu lui porteras des oignons de Kypre, et du fromage, quand tu reviendras de Gythion!

X

Le Philosophe

DROSIS, }
CHÉLIDONION, } courtisanes.

LE PHILOSOPHE

CHÉLIDONION (1)

Il ne vient donc plus chez toi, ô Drosis, le petit Clinias ? Je ne l'ai pas vu chez vous depuis bien longtemps.

DROSIS (2)

Non, ô Chélidonion. Son maître l'a

(1) « Hirondelle ».
(2) « Rosée ».

enfermé pour qu'il ne m'approche plus.

CHÉLIDONION

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là? Est-ce que tu veux parler de Diotimos le maître de gymnase? celui-là est mon ami.

DROSIS

Non, c'est le plus débauché de tous les philosophes : Aristainetos.

CHÉLIDONION

Cet homme funèbre, velu et barbu, qui se promène d'habitude avec de petits jeunes gens dans la Poikilê (1)?

DROSIS

Oui, c'est un faux bonhomme; je voudrais le livrer pour qu'on le fasse mourir, et que le bourreau le traîne par la barbe.

CHÉLIDONION

Comment celui-là a-t-il pu séduire Clinias?

(1) Portique et galerie de peintures.

DROSIS

Je ne sais pas, Chélidonion. Mais ce petit qui n'a pas découché de chez moi depuis qu'il sait ce que c'est qu'une femme, — et c'est moi qui le lui ai appris — n'est pas venu dans ma rue depuis trois jours. Je me suis inquiétée, je ne sais pas pourquoi, j'avais des pressentiments; et j'ai envoyé Nebris (1) pour voir s'il était à l'Agora ou dans la Poikilê. Elle m'a dit qu'elle l'avait vu se promener avec Aristainetos, qu'elle lui avait fait de loin un signe de tête, mais qu'il avait rougi en baissant les yeux et qu'il ne l'avait plus regardée. Ensuite ils sont entrés dans la ville. Elle les a suivis jusqu'au Dipylon (2), mais comme il ne s'est pas retourné, elle est rentrée sans pouvoir me rien dire de certain. Tu penses dans quel état je suis depuis ce moment-là, ne sachant pas ce qu'on m'a fait de ce petit! Et je me disais : « Pourtant je ne

(1) Une esclave.

(2) Porte qui réunissait le quartier urbain des courtisanes et son faubourg.

lui ai pas fait de peine. Est-il aimé d'une autre pour me haïr ainsi? Est-ce son père qui l'empêche de venir? » Je retournais tout cela dans ma tête. Et le soir Dromôn (1) est venu m'apporter cette lettre de lui. Prends-la et lis, Chélidonion. Tu sais lire?

CHÉLIDONION

Voyons, donne, l'écriture n'est pas bien belle; on voit qu'il t'a écrit vite. Il dit :

« Comme je t'aimais, ma Drosê, j'en « fais témoins les Dieux! »

DROSIS, avec pitié.

Hélas, le malheureux! il n'a même pas le temps d'écrire : Salut.

CHÉLIDONION, poursuivant.

« ... Et maintenant ce n'est pas par « haine, mais par nécessité que je suis « séparé de toi. Mon père m'a confié à « Aristainetos pour faire de la philoso-

(1) Esclave de Clinias.

« phie; et mon maître, quand il a tout « appris sur nous deux, m'a beaucoup « grondé, disant qu'il n'était pas convenable de vivre avec une courtisane « quand on est fils d'Architélès et d'Erasicleia, car il est bien mieux de préférer la vertu à la volupté. »

DROSIS

Qu'il aille donc crever, l'imbécile qui apprend des choses pareilles à un jeune homme!

CHÉLIDONION

« ... De sorte que je suis tout à fait « forcé de lui obéir. Il me suit et me « garde soigneusement, et il ne me laisse « pas voir d'autre personne que lui. Si « j'apprends la sagesse et si je lui obéis « en tout, il me promet que je deviendrai « bienheureux et vertueux avec quelques « efforts. J'ai eu beaucoup de peine à « t'écrire ceci en me cachant.

« Sois heureuse et souviens-toi de

« Clinias. »

DROSIS

Que penses-tu de cette lettre, ô Chélidonion?

CHÉLIDONION

Ce sont des paroles de Scythe, pourtant le « souviens-toi de Clînias », laisse encore un peu d'espoir.

DROSIS

C'est ce que je pense aussi; mais je meurs d'amour. Dromôn m'a dit que cet Aristainetos aime les jeunes gens, que sous prétexte de science il vit avec les plus jolis garçons, qu'il a déjà eu des entretiens singuliers avec Clînias et lui a promis de le rendre semblable aux dieux. Et même il lit avec lui les dialogues d'amour des vieux philosophes avec leurs disciples, et il est toujours autour de lui. Mais Dromôn l'a menacé d'en avertir le père de Clînias.

CHÉLIDONION

Il fallait régaler Dromôn, ô Drosis.

DROSIS

Je l'ai fait; mais il n'a pas besoin de cela pour être à moi. Nebris le chatouille.

CHÉLIDONION

Rassure-toi; tout ira bien. Moi, je suis d'avis qu'il faut mettre une inscription sur le mur du Kéramique du côté où Architélès se promène ordinairement.

DROSIS

Mais comment pourras-tu écrire cela sans être vue?

CHÉLIDONION

Ce sera la nuit, Drosis, avec un charbon ramassé quelque part.

DROSIS

Très bien. Combats avec moi, ô Chélidonion, contre ce pédant d'Aristainetos.

XI (XII)

La Méprise

JOESSA, courtisane.

PYTHIAS, son amante.

LYSIAS, son amant.

LA MÉPRISE

JOESSA (1)

Tu te fais prier, Lysias, par moi? C'est bien. Jamais je ne t'ai demandé d'argent; jamais je ne t'ai laissé à la porte en disant: « Un autre est là. » Jamais je ne t'ai forcé, comme les autres courtisanes, d'abuser ton père ou de soutirer quelque chose à

(1) « Violette ».

ta mère pour me faire des cadeaux; mais dès le début, je t'ai reçu pour rien. Tu sais quels bons amants j'ai renvoyés : Etoclès, aujourd'hui prytane, et Pasiôn l'armateur et ton camarade Mélissos dont le père est mort, ce qui le rend possesseur de toute sa fortune. Toi seul tu as toujours été mon Phaon; je n'ai regardé que toi, je n'ai admis que toi dans ma chambre. J'étais assez folle pour croire à tout ce que tu jurais, et à cause de cela je restais sage pour toi comme une Pénélopê, quoique ma mère criât et s'en plaignît à mes amies. Toi, depuis que tu comprends que tu m'as dans la main et que je m'épuise de désir pour toi, tu joues avec Lykainê (1) devant moi pour me faire de la peine, ou bien tu me fais l'éloge de Magidion (2) la joueuse de cithare, quand nous sommes couchés ensemble... Moi je pleure à cause de cela et je me sens outragée...

L'autre jour tu étais à boire avec Thrasôn

(1) « La Louve ».
(2) « Petit-pain-au-miel ».

et Diphilos, la joueuse de flûte Kymbalion (1) était là aussi, et Pyrallis (2) qui est mon ennemie; tu as donné cinq baisers à Kymbalion, je ne m'en suis pas inquiétée; tu n'insultais que toi en embrassant cette femme (3); mais combien de signes as-tu faits à Pyrallis! et en buvant tu lui présentais la coupe, et en la rendant au petit esclave, tu lui disais à l'oreille de ne verser à aucun autre si Pyrallis ne le demandait. Enfin tu as mordu dans une pomme et après avoir vu que Diphilos était occupé ailleurs et parlait à Thrasôn, tu t'es baissé et tu as envoyé la pomme bien adroitement entre les cuisses de Pyrallis sans chercher à te cacher de moi. Elle l'a baisée et l'a glissée entre ses seins, en dessous du bandeau (4)...

Pourquoi donc fais-tu cela? t'ai-je jamais

(1) « Petite-cymbale ».

(2) « Rouge-gorge ».

(3) Les joueuses de flûte étaient souvent plus jeunes que les courtisanes chez qui elles se louaient, mais filles de basse classe, et l'on ne se vantait pas de leurs faveurs trop faciles.

(4) Large bandeau qui entoure le torse et contient les seins fléchissants.

fait une injure, petite ou grande? T'ai-je causé une peine? Ai-je regardé un autre homme? N'est-ce pas pour toi seul que je vis? (Elle pleure.) Ce n'est pas bien, Lysias, d'affliger une malheureuse femme qui est folle de toi. Mais il est une déesse, Adrastéia, qui voit ces choses-là; peut-être à ton tour, pleureras-tu bientôt quand tu apprendras que je me suis étranglée dans mon lit avec un lacet, ou que je me suis jetée dans un puits la tête la première, ou que j'ai trouvé la mort d'une manière quelconque pour que ma vue ne t'importune plus. Tu triompheras alors, comme si tu avais fait une action d'éclat... Mais pourquoi me regarder en dessous et serrer les dents. Si tu as des reproches à me faire, parle, Pythias nous jugera... Qu'est-ce que tu as?... (Lysias s'en va.)

Tu t'en vas sans me répondre et en me laissant là?... (Elle pleure.)

Tu vois, Pythias, ce que j'ai à souffrir de Lysias!

PYTHIAS

Ô le grossier, qui n'est pas attendri par

ces larmes! tu es une pierre, tu n'es pas un homme. (A Joessa :) Il faut dire aussi que c'est toi, Joessa, qui l'as gâté en l'aimant trop et en le lui laissant voir. Il ne fallait pas le rechercher tant que cela. Les hommes deviennent méprisants quand ils s'en aperçoivent. Ne pleure plus, pauvre chérie; et si tu me crois, ferme-lui la porte une fois ou deux quand il viendra, tu le verras bientôt s'échauffer et devenir fou de toi à son tour.

JOESSA, toujours pleurant.

Ah! ne me dis pas cela! Que je ferme ma porte à Lysias, moi? Pourvu qu'il ne s'en aille pas le premier!

PYTHIAS

Mais il revient.

JOESSA

Tu nous as perdues, Pythias. Il t'a entendue dire : « Laisse-le à la porte ».

LYSIAS, *à Pythias,* sans avoir entendu.

Ce n'est pas à cause d'elle que je re-

viens, Pythias. Je ne veux même plus regarder cette femme. Mais c'est pour toi, pour que tu ne penses pas mal de moi, et que tu ne dises pas : Lysias est un homme sec.

PYTHIAS

Tu peux être sûr que je l'ai dit, Lysias.

LYSIAS, éclatant.

Alors tu veux que je souffre que cette Joessa, qui pleure maintenant, me trompe? l'autre jour je l'ai surprise couchée avec un jeune homme!

PYTHIAS, qui trouve cela tout naturel.

Lysias, après tout, elle est courtisane... Mais quand les as-tu trouvés couchés ensemble?

LYSIAS

Il y a à peu près cinq jours... par Dzeus cinq jours, oui; c'était le deux et aujourd'hui nous sommes le sept. Mon père qui me savait l'amant de cette vertueuse fille,

m'enferma en défendant au portier de m'ouvrir. Moi, ne pouvant supporter de ne pas m'unir à elle, j'ordonnai à Drômon de se baisser devant le mur de la cour, du côté où il est le plus bas, et de me recevoir sur ses épaules, ce qui se fit sans difficulté... Mais pourquoi en dire tant? Je passai par-dessus, je vins ici, je trouvai la porte fermée avec soin; on était au milieu de la nuit. Je ne poussai pas la porte, je la soulevai doucement, ce que j'avais déjà fait une fois; elle tourna sur ses gonds et j'entrai sans bruit. Tout le monde dormait; je suivis la muraille à tâtons et j'arrivai au lit. (Un temps.)

JOESSA, à part.

Que va-t-il dire, ô Damater? je suis à l'agonie.

LYSIAS

Comme je n'entendais pas qu'une respiration, j'ai cru d'abord que Lydê (1)

(1) Fille esclave.

était couchée avec elle; mais ce n'était pas cela, ô Pythias. En tâtant, j'ai senti un visage délicat, sans barbe du tout, une tête rasée jusqu'à la peau d'où montaient des parfums. A ce moment, si j'avais eu une épée, cela n'aurait pas été long, sachez-le bien... (Elles éclatent de rire.) Pourquoi riez-vous toutes les deux, cela te semble risible, Pythias, ce que je raconte?

JOESSA, riant.

Voilà, Lysias, ce qui t'a fait de la peine? C'était Pythias qui couchait avec moi.

PYTHIAS, honteuse.

Ne le lui dis pas, Joessa.

JOESSA

Pourquoi ne le lui dirais-je pas? C'était Pythias, mon chéri. Je lui avais fait dire de venir pour que nous couchions ensemble... J'étais si triste de ne pas t'avoir.

LYSIAS

C'était Pythias ce jeune homme rasé

jusqu'à la peau? et depuis six jours il lui a poussé une chevelure pareille?

JOESSA

Elle est rasée depuis... une maladie, Lysias. Ses cheveux tombaient. Montre, Pythias, montre comme cela est, pour qu'il nous croie. (Pythias ôte sa chevelure.) Voilà l'éphèbe, l'adultère dont tu étais jaloux.

LYSIAS

Il ne fallait donc pas l'être, ô Joessa? J'étais amoureux et j'avais touché moi-même.

JOESSA, triomphante.

Alors tu es convaincu? Veux-tu que je te rende la peine que tu m'as faite? C'est à mon tour d'être en colère, et justement.

LYSIAS

Non. Allons boire, et Pythias avec nous. Il est juste qu'elle assiste aux libations de notre paix.

JOESSA

Elle y assistera. Oh! que j'ai souffert à cause de toi, Pythias, ô le meilleur des jeunes amants! (Elles s'embrassent.)

PYTHIAS

Mais il vous a réconciliés. C'est pourquoi il ne faut pas que tu m'en veuilles. Seulement, je t'en prie, Lysias, ne parle à personne de ma perruque.

XII (IX)

Le Retour malencontreux

PANNYCHIS, courtisane.

DORCAS, son esclave.

PHILOSTRATOS, son nouvel amant.

POLÉMÔN, son ancien amant.

LE RETOUR MALENCONTREUX

DORCAS (1), accourant.

Nous sommes perdues! maîtresse! nous sommes perdues! Polémôn est revenu riche de la guerre, à ce qu'on dit. Je l'ai vu sous un manteau à bande de pourpre, au milieu de beaucoup d'esclaves. Ses amis, sitôt qu'ils l'ont vu, sont accourus

(1) « Gazelle ».

pour le recevoir. A ce moment, j'ai aperçu derrière lui celui qui l'avait accompagné à l'étranger, et je lui ai demandé : « Dis-moi, ô Parménôn, — et je l'ai salué la première — avez-vous fait quelque chose pour nous, et nous rapportez-vous de la guerre un cadeau qui en vaille la peine? »

PANNYCHIS (2), mécontente.

Il ne fallait pas dire cela si vite, mais : « Vous êtes sauvés, grâces en soient rendues aux dieux! et surtout au Dzeus Xenios et à l'Athêna Stratia! La maîtresse demandait toujours ce que vous faisiez, où vous étiez. » Et si tu avais ajouté : « Elle pleurait et pensait toujours à Polémôn », cela aurait été beaucoup mieux.

DORCAS

Je lui ai dit tout cela dès le début, mais je ne t'en parlais pas pour te répéter vite ce que j'avais appris. Dès que je me suis

(2) « Fête-de-nuit ».

approchée de Parménôn, j'ai commencé ainsi : « Est-ce que, Parménôn, les oreilles ne vous tintaient pas ? car toujours la maîtresse pensait à vous au milieu des larmes, surtout quand quelqu'un revenait d'un combat où il y avait eu beaucoup de tués ; elle s'arrachait les cheveux, elle se frappait les seins, elle pleurait à chaque nouvelle. »

PANNYCHIS

Très bien, Dorcas, c'est ce qu'il fallait.

DORCAS

Ensuite je lui ai demandé ce que je viens de te dire, et il a répondu : « Dorcas, nous revenons dans la magnificence. »

PANNYCHIS

Ainsi il n'a pas commencé par dire que Polémôn se souvenait de moi et qu'il souhaitait de me retrouver vivante ?

DORCAS

Il m'a dit beaucoup de choses comme

cela; mais l'important c'est qu'il m'a parlé de grandes richesses, d'or, de vêtements, d'esclaves, d'ivoire; quant à l'argent, ils en apportent non plus compté par pièces, mais mesuré au médimne, et ils en ont beaucoup de médimnes. Parménôn lui-même a au petit doigt un grand anneau polygonal avec une pierre de trois couleurs qui est rouge en dessus. Quand je l'ai quitté, il voulait me raconter comment ils avaient traversé le Halys, comment ils avaient tué un certain Tiridatês et comment s'était conduit Polémôn dans un combat contre les Pisides. Je suis revenue en courant pour t'annoncer cela, afin que tu examines la situation. Si Polémôn arrive (et il viendra dès qu'il se sera délivré de ses amis), — si on le renseigne, et s'il trouve Philostratos chez nous... penses-tu! qu'est-ce qu'il va faire?

PANNYCHIS

Cherchons, Dorcas, un remède à ce qui nous arrive. Ce ne serait pas beau de renvoyer Philostratos qui m'a donné l'autre

jour six mille drachmes... Du reste, il est négociant et il me promet beaucoup. D'autre part je ne peux guère ne pas recevoir ce Polémôn qui revient avec tant d'argent. En outre, il est jaloux. Quand il était pauvre, il était déjà insupportable; maintenant qu'est-ce qu'il ne va pas faire!

DORCAS

Ah! et le voici qui arrive!

PANNYCHIS

Je suis énervée, je ne sais qu'inventer, Dorcas, je tremble.

DORCAS

Ah! et Philostratos arrive aussi!

PANNYCHIS

Qu'est-ce que je vais devenir? Oh! que la terre m'avale!

PHILOSTRATOS, s'approchant.

Pourquoi ne boirions-nous pas, Pannychis?

PANNYCHIS, bas.

Misérable, tu m'as perdue. (Haut.) Toi, salut, Polémôn, tu as été bien long à revenir.

POLÉMÔN

Quel est cet homme qui s'approche de vous ?

PANNYCHIS

.....

POLÉMÔN

Tu te tais? C'est très bien, Pannychis. Moi qui suis venu des Thermopyles jusqu'ici en cinq jours pour voir cette femme! Je méritais cela et je t'en remercie. Désormais tu ne seras plus à mes crochets.

PHILOSTRATOS

Mais toi, qui es-tu, l'ami ?

POLÉMÔN

As-tu entendu parler d'un Polémôn de Steirieus, Pandionide, d'abord chiliarque,

maintenant commandant à cinq mille boucliers, et qui fut amant de Pannychis quand je lui croyais des sentiments humains?

PHILOSTRATOS

Eh bien, capitaine de mercenaires, sache que Pannychis est à moi, qu'elle a reçu six mille drachmes et qu'elle en recevra autant bientôt, dès que j'aurai placé ma cargaison. Et maintenant suis-moi, Pannychis, laisse celui-là chiliarquer chez les Odryses.

DORCAS

Elle est libre, et elle suivra si elle veut.

PANNYCHIS, bas.

Que ferais-je, Dorcas?

DORCAS

Le mieux est de rentrer. Il n'est pas possible que tu restes près de Polémôn en colère; il n'en serait que plus jaloux.

PANNYCHIS

Puisque tu le veux, rentrons. (Elles sortent.)

POLÉMÔN

Mais je vous prédis que c'est la dernière fois que vous boirez ensemble, aujourd'hui ; ce n'est pas pour rien que je me suis exercé à de tels massacres. Mes Thraces, Parménôn ! Que la phalange barre la rue ! Sur le front les hoplites ! sur les ailes les frondeurs et les archers ! le reste à l'arrière-garde !

PHILOSTRATOS

Est-ce à de petits enfants que tu parles, mercenaire, et penses-tu nous effrayer ? As-tu jamais tué un coq ? As-tu jamais vu la guerre ? Peut-être comme sergent as-tu gardé un petit rempart, et encore je suis gentil pour toi.

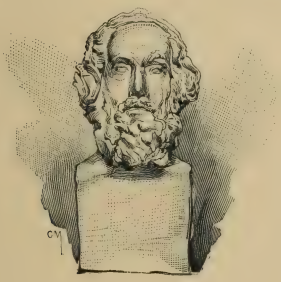
POLÉMÔN

Tu le sauras avant peu, quand tu nous

verras sous la lance avec des armes éclatantes.

PHILOSTRATOS

Venez donc ici tous ensemble. Moi et ce Tibios, car lui seul me suit, rien qu'en vous jetant des pierres et des coquilles d'huîtres, nous vous disperserons si bien que vous ne saurez plus où vous sauver. (Ils se battent.)



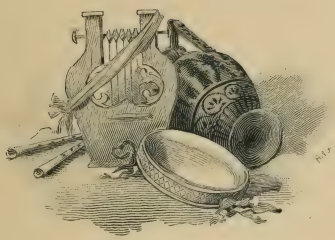
XIII (II)

La Terreur du Mariage

MYRTION, courtisane, enceinte.

PAMPHILOS, son amant.

DÔRIS, son esclave.



LA TERREUR DU MARIAGE

MYRTION (1)

Tu épouses, ô Pamphilos, la fille de Pheidôn le pilote, et déjà on dit que tu l'as épousée! Tous les serments que tu m'as jurés, et les pleurs, tout cela s'en est allé en fumée. Tu oublies Myrtion maintenant, et cela, ô Pamphilos, quand je

(1) » Baie-de-myrte ».

suis enceinte, au huitième mois; voilà donc tout ce que j'aurai tiré de ton amour, ce gros ventre que tu m'as fait, et dans peu de temps il faudra que je nourrisse un enfant... une bien lourde charge pour une courtisane! Car, ce que j'ai conçu, je ne l'exposerai pas, surtout si c'est un enfant mâle, mais je l'appellerai Pamphilos et je le garderai, moi, comme consolation d'amour, et un jour en te rencontrant, il te reprochera d'avoir été sans foi envers sa malheureuse mère!

Du reste, tu n'épouses pas une jolie fille; je l'ai vue dernièrement aux Thesmophories avec sa mère (1), sans songer qu'à cause d'elle bientôt je ne verrais plus Pamphilos. Toi-même, regarde-la d'abord, regarde sa figure et ses yeux, de peur que cela ne t'attriste un jour d'avoir une femme avec des yeux tout à fait glauques et qui louchent en regardant l'un vers l'autre...

(1) Les jeunes filles prenaient part à certaines processions religieuses, et elles étaient regardées avec d'autant plus d'attention qu'on ne les voyait pas au dehors en d'autres circonstances.

Tu as vu Pheidôn, le père de la fiancée : regarde la face de celui-là, tu n'auras plus besoin de voir sa fille.

PAMPHILOS

Mais tu divagues, Myrtion ! vais-je t'entendre longtemps parler de ces filles et mariages pilotiers ? Est-ce que je sais si elle est camuse ou belle, la mariée ? ou si Pheidôn l'Alôpékêthe (car c'est de lui que tu veux parler, je crois) a une fille nubile ! Même il n'est guère l'ami de mon père. Je me souviens qu'ils ont plaidé dernièrement pour une affaire de navigation. C'est un talant, je crois, qu'il devait payer à mon père, et il ne voulait pas ; mais mon père l'a cité devant les juges maritimes, et il a eu assez de peine à le faire céder ; il m'a même dit que tout n'avait pas été payé. Si je voulais me marier, aurais-je refusé la fille de ce Déméa qui l'année dernière a été stratège, (elle qui est ma cousine germaine par ma mère) pour épouser la fille de Pheidôn ? Mais de qui tiens-tu cela ? Ou toi-même,

ô Myrtion, as-tu inventé ces vaines, ces chimériques jalousies ?

MYRTION

Alors, tu ne te maries pas ?

PAMPHILOS

Tu es folle, Myrtion, ou tu es ivre. Pourtant hier nous ne nous sommes pas beaucoup grisés.

MYRTION, montrant son esclave.

C'est cette Dôris qui m'a inquiétée. Je l'avais envoyée m'acheter des pièces de laine pour mon ventre (1), et faire un vœu à la Lokheia (2) pour moi, et elle m'a dit qu'elle avait rencontré Lesbia et que... mais plutôt toi-même, Dôris, dis ce que tu as entendu, si tu ne l'as pas inventé.

(1) Les médecins grecs recommandaient l'application de cataplasmes pendant la grossesse. (V. Rufus d'Éphèse, édit. Daremberg, p. 302).

(2) Nom sous lequel Artémis était adorée par les femmes en couches.

DÔRIS

Que je sois écrasée, Madame, si j'ai menti. J'étais près du Prytaneion, quand Lesbia m'a abordée en souriant et m'a dit : « Votre amant Pamphilos épouse la fille de Pheidôn. » Et comme je n'y croyais pas, elle m'a dit de regarder en passant votre ruelle (1) où tout était couronné de guirlandes, avec des joueuses de flûte, le bruit de la fête, et des gens chantant l'hyménée.

MYRTION

Eh bien, quoi? tu as regardé, Dôris?

DÔRIS

Bien sûr. Et j'ai vu tout ce qu'elle disait.

PAMPHILOS

Je comprends l'erreur. Lesbia ne t'a pas tout à fait trompée, Dôris, et tu as dit la vérité à Myrtion; mais vous êtes boule-

(1) Ruelle ou plutôt impasse.

versées à tort, car la noce n'est pas chez nous. Je me rappelle maintenant que ma mère m'a dit hier, quand je venais de vous quitter : « Pamphilos, ton camarade Charmidès, le fils du voisin Aristainetos, se marie déjà; il se range ! Et toi jusqu'à quand vivras-tu avec ta courtisane ? » Mais je n'ai pas fait attention à ce qu'elle me disait et je suis allé dormir. Ce matin, à l'aube, je suis sorti ; de sorte que je n'ai rien vu de ce qu'a vu Dôris depuis. Si tu n'as pas confiance, vas-y de nouveau, Dôris, et regarde attentivement non pas la ruelle, mais la porte, et vois laquelle est ornée de guirlandes, tu trouveras que c'est celle des voisins.

MYRTION

Tu me rends la vie, Pamphilos. Je me serais étranglée si cela était arrivé.

PAMPHILOS

Mais cela ne serait pas arrivé. Je ne suis pas fou à ce point, que d'oublier Myrtion, et cela quand par moi elle est grosse d'un enfant.

XIV [1]

L'Abandonnée

GLYKERA, jeune courtisane.

THAÏS, son amie.

L'ABANDONNÉE

GLYKERA (1)

Ce soldat, Thaïs, l'Acarnane qui entretenait autrefois Abrotonon et après devint amoureux de moi, je veux dire celui qui était toujours sous la pourpre et la chlamyde, est-ce que tu le connais ou bien as-tu oublié l'homme ?

(1) « La Douce ».

THAÏS (1)

Non, je le connais, ma petite Glykera. Même il a fait la noce avec nous l'année dernière à la fête de Dèmêter. Eh bien, qu'est-ce que tu veux en dire ?

GLYKERA

Cette mauvaise Gorgona, que je croyais mon amie, a si bien manœuvré qu'elle me l'a enlevé.

THAÏS

Et maintenant il n'est plus à toi, il a fait de Gorgona sa maîtresse ?

GLYKERA

Oui, ô Thaïs, et la chose m'a terriblement frappée.

THAÏS

C'est méchant, Glykerion, mais ce n'est pas imprévu ; ces choses arrivent, chez nous les hétaïres. Il ne faut pas te faire de peine ni dire de mal de Gorgona. Abrotonon n'a pas dit de mal de toi dans la

(1) « La Brillante ».

même circonstance, et pourtant vous étiez amies. — Mais je me demande ce qu'il lui trouve de bien, ce soldat-là, à moins d'être complètement aveugle, pour ne pas voir comme elle a les cheveux rares et comme ils sont loin du front (1); ses lèvres sont livides, cadavéreuses; son cou est grêle; ses veines ressortent; son nez est long. Elle n'a qu'une chose, c'est qu'elle est grande et droite; et puis son sourire est très attirant.

GLYKERA

Tu crois donc, Thaïs, que c'est pour sa beauté que l'Acarnane l'aime? Tu ne sais pas que la sorcière Chrysarion est sa mère, cette femme qui sait les charmes thettaliens, et qui fait descendre la lune (2). On

(1) Le front bas : signe grec de beauté, surtout chez les femmes. Plus haut commencent les cheveux, moins la grecque se croit belle.

(2) Une peinture de vase antique représente deux magiciennes toutes nues, occupées à faire descendre la lune avec une corde et une poulie. Les paysans russes attribuent encore aujourd'hui le même pouvoir aux astronomes. Le 10 octobre 1901, une émeute a tenté d'empêcher la construction d'un observatoire à Tomsk « de peur que les savants ne missent les étoiles dans un sac ».

dit qu'elle vole pendant la nuit; elle aura tourné la tête de cet homme en lui faisant boire des poisons, et maintenant elle le panne.

THAÏS

Et toi, ma petite Glykera, tu en panneras un autre. Mais tu peux dire adieu à celui-là.

XV (IV)

L'Incantation

MÉLITTA, courtisane.

BACCHIS, son amie.

AKIS, son esclave.

L'INCANTATION

MÉLITTA (1)

Si tu connais, Bacchis, une vieille, une de ces Thessaliennes qui font des incantations et savent rendre aimable même la femme la plus détestée, puisses-tu en profiter toi-même, mais va la chercher et amène-la-moi. Mes vêtements, mon or, je donnerais tout avec joie si seulement

(1) « Abeille ».

je voyais Charinos revenir à moi et haïr Simichê !

BACCHIS (1)

Qu'est-ce que tu dis ? Il n'est plus avec toi ? C'est chez Simichê, ô Mélitta, que va Charinos ? Lui qui a eu pour toi tant de querelles avec ses parents, et qui a refusé cette riche fiancée et sa dot de cinq talants ? Je me rappelle te l'avoir entendu dire.

MÉLITTA

Tout cela est parti, ô Bacchis, et voilà cinq jours entiers que je ne l'ai pas vu ; ils boivent, chez son camarade Pammenès, lui et Simichê.

BACCHIS

C'est terrible, Mélitta, ce qui t'arrive. Mais pourquoi aussi vous êtes-vous brouillés ? Sans doute ce n'est pas pour peu de chose.

MÉLITTA

Je n'ai rien à dire là-dessus. Avant-

(1) « Bacchante ».

hier en revenant du Pirée où il était allé, je crois, envoyé par son père pour toucher une créance, il n'a pas voulu me connaître quand j'accourais vers lui comme d'habitude ; et quand j'ai voulu l'embrasser il m'a repoussé en disant :

« Va-t'en avec ton armateur Hermotimos ou bien va voir ce qui est écrit sur les murs du Kéramique où vos noms sont gravés sur une stèle.

— Quel Hermotimos ? ai-je dit, quelle stèle dis-tu ?

Mais sans me répondre et sans dîner, il s'est couché, le dos tourné. J'ai fait tout ce que j'ai pu inventer, je l'ai pris dans mes bras, j'ai essayé de le retourner de mon côté, je l'ai baisé entre les épaules. Mais comme rien ne pouvait l'amollir, il m'a dit :

« Si tu continues, je vais m'en aller tout de suite, au milieu de la nuit ! »

BACCHIS

Tout de même, tu connais Hermotimos ?

MÉLITTA

Puisses-tu me voir, ô Bacchis, devenir plus malheureuse encore que je ne le suis, si je connais un armateur du nom d'Hermotimos! Au matin, l'autre s'est éveillé au chant du coq et est parti. Je me suis souvenue alors de ce qu'il m'avait dit au sujet du nom écrit au Kéramique, et j'ai envoyé Akis pour qu'elle vît ce qu'il y avait. Elle n'a rien trouvé d'autre que cette seule inscription à droite en entrant, près du Dipylos : « MÉLITTA AIME HERMOTIMOS », et un peu plus bas : « L'ARMATEUR HERMOTIMOS AIME MÉLITTA ».

BACCHIS

Quelles idées ont les jeunes gens! J'y suis. Quelqu'un a écrit cela pour tourmenter Charinos sachant qu'il était jaloux. Lui, il l'a cru sur-le-champ. Si je le voyais, tout à l'heure, je lui en parlerais. Il est sans expérience, comme un enfant qu'il est.

MÉLITTA

Mais comment le verrais-tu? Il s'est

Jean Wilson

enfermé avec Simichê. Ses parents sont venus le chercher chez moi... Ah! si je pouvais trouver, Bacchis, une vieille, comme je t'ai dit. Rien qu'à se montrer elle me sauverait la vie.

BACCHIS

Il y a, ma chérie, une magicienne très courue, Syrienne de race, encore verte et vigoureuse. Phanias m'avait quittée sans raison, comme Charinos; elle l'a réconcilié avec moi après quatre mois entiers, quand je désespérais déjà, et par ses enchantements elle me l'a ramené.

MÉLITTA

Qu'est-ce qu'elle a fait, cette vieille, si tu te le rappelles encore?

BACCHIS

Elle ne prend pas beaucoup, Mélitta, pour salaire. Rien qu'une drachme et un pain. Mais il faut apporter encore du sel, sept oboles, du soufre et une torche de résine. La vieille prend tout cela; on

verse aussi du vin dans un kratêr (1) et c'est elle qui le boit. Enfin il faudra quelque chose de l'homme lui-même, par exemple des vêtements et des chaussures, ou quelques cheveux, ou d'autres choses semblables.

MÉLITTA

J'ai ses chaussures.

BACCHIS

Elle les suspend à un clou, brûle du soufre dessous et répand du sel sur le feu en disant vos noms, celui de ton amant et le tien. Ensuite elle tire une toupie (2) de son sein et elle la fait tourner en récitant le charme avec une voix rapide. Des mots barbares à faire trembler. Voilà ce qu'elle a fait [pour moi], et bientôt Phanias, malgré les reproches de ses camarades, de Phoibis avec qui il vivait et qui le suppliait, revint à moi.

(1) Vaste coupe contenant plusieurs litres.

(2) « Toupie » et non pas « rouet ». On le sait aujourd'hui, le fameux rouet des sorcières antiques n'a jamais existé que dans l'imagination des traducteurs.

Il était poussé par le charme. Et même elle m'a appris le moyen de rendre Phoibis détestée : c'est d'observer la trace de ses pieds quand elle vient de passer, et de les effacer en posant le pied droit où elle a mis le pied gauche et le pied gauche où elle a mis le pied droit, en disant : « J'ai marché sur toi. Je suis au-dessus de toi. » Et j'ai fait ce qu'elle m'avait dit.

MÉLITTA

Pas de retard, pas de retard, ô Bacchis! appelle tout de suite la Syrienne. Et toi, Akis, prépare le pain et le soufre et tout ce qu'il faut pour l'incantation.

Phantasie bei Bayreuth.

Août-Septembre 1892.

Table

Pages

Préface. 3
I. — L'Éducation de Corinna. . . . 15
II. — Les Trois Lesbiennes 27
III. — Le Plaisir d'être battue 39
IV. — L'Amant de Cœur 49
V. — Les Conseils maternels 61
VI. — Les Mensonges hors de propos. 71

VII. — La Joueuse de Flûte. 85
VIII. — La Nuit. 93
IX. — La Récapitulation 103
X. — Le Philosophe 113
XI. — La Méprise 125
XII. — Le Retour malencontreux. . . 139
XIII. — La Terreur du Mariage 153
XIV. — L'Abandonnée. 163
XV. — L'Incantation 171

G. GASCHÉ, IMPRIMEUR

PARIS — 110, AVENUE D'ORLÉANS — PARIS

Ouvrages Parus

dans la

NOUVELLE COLLECTION

Prix broché : 3 fr. 50

J. DE LA HIRE.	*Maîtresse de Roy.* . . .	1 v.
P. CASTANIER .	*L'Orgie Romaine* . . .	1 v.
E. GAUBERT . .	*Les Petites Passionnées.*	1 v.
J. DE LA HIRE.	*La Torera.*	1 v.
J. BERTHEROY.	*Le Mime Bathylle* . . .	1 v.
PIERRE LOUYS.	*Scènes de Courtisanes.* .	1 v.

Prix des Reliures

Relié en bradel, dos plat, tête dorée.	6 50
Relié en demi-reliure à coins, filets or, tête dorée	8 50
Relié en maroquin plein, fer spécial sur le plat.	13 50

Le Carillon Illustré

Revue Littéraire et Artistique paraissant tous les mois

ABONNEMENT

Pour la France	Pour l'Union Postale
2 fr. 50	3 francs

Administration & Rédaction : 21, Quai Malaquais, Paris.

Le *Carillon Illustré* est une revue littéraire et artistique. Celle-ci paraît régulièrement, chaque mois, en un fascicule de 16 à 20 pages et du format de notre collection " *Nymphée* ".

Chaque livraison du *Carillon Illustré,* imprimée sur beau papier, contient des chroniques littéraires et théâtrales, des contes et des nouvelles inédites de nos plus célèbres auteurs contemporains, ainsi que des illustrations dues à nos meilleurs artistes.

C'est une véritable Revue-bijou destinée aux bibliophiles, lecteurs de nos collections.

Le prix de l'abonnement au *Carillon Illustré* est de 2 fr. 50 par an pour la France et 3 francs pour l'Union Postale, que nous prions nos souscripteurs de nous faire parvenir en un *mandat-postal* à l'adresse de M. Louis BOREL, 21, Quai Malaquais, Paris.

Les abonnements partent du 1er janvier de chaque année.

Les personnes qui enverront leurs souscriptions dans le courant de l'année, recevront tous les numéros parus de l'année courante.

DR/12

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 001374296b

CE PA 4232
.F83 1902
COO LUCIANUS SAM SCENES DE CO
ACC# 1184350

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 07 07 20 4